

**Les enquêtes fantasques  
et improbables de Cher Locq**

## **DU MÊME AUTEUR**

### **AUX ÉDITIONS JALON**

*Poussières de minette*, 2019.

*Voyages au pays des ombres*, 2020.

*Dialogue avec un vieil hêtre suivi de Forêts*, 2020.

*Le triptyque d'Ehpadange  
ou Quand le centenaire se rebiffe . . .*, 2020.

Le catalogue complet des Éditions JALON  
est disponible sur le site [editions-jalon.fr](http://editions-jalon.fr)

# **Les enquêtes fantasques et improbables de Cher Locq**

*Flora Giardi*



Éditions JALON, 2022

© 2021, Mireille Masciulli. Tous droits réservés.  
contact.editions-jalon.fr  
ISBN 978-2-491068-33-2  
Dépôt légal : janvier 2022.

## **Cène de crimes**

La première enquête de Cher Locq  
en solo

# Enquête à Paris

## Personnages

<b>Alphonse Dufossé</b>	Conducteur à la SNCF
<b>Ancel Parisot</b>	Contrôleur sur la ligne du Père Lachaise
<b>Cher Locq</b>	Détective
<b>Clémentine Dumont</b>	Veuve d'un cheminot
<b>Edmond Antesque</b>	Agent d'assurance
<b>Émilienne Jacques</b>	Employée chez un notaire du quartier
<b>Ernest Levoyageur</b>	Agent immobilier
<b>Florelle</b>	Amie et protégée de Lancelot
<b>Greta Bienvenue</b>	Cuisinière
<b>Henri Lemaçon</b>	Employé aux Catacombes
<b>Jeannette Mauduis</b>	Kiosquière
<b>Jules Ledrian</b>	Employé à l'état civil
<b>Lancelot Jacques Ducroisy</b>	Amoureux de Marinette, serveur
(pseudo : Jimmy)	
<b>Maître Corniot</b>	Notaire
<b>Marinette</b>	Prostituée
<b>Mario Brava</b>	Maçon-plombier
<b>Mathis Brasdefer</b>	Jardinier à la ville de Paris
<b>Mina Germain</b>	Infirmière, compagne du médecin de quartier
<b>Paulo</b>	Policier

Je me demande pourquoi je m'acharne, jour après jour, à la surveiller. Infatigable. Est-ce un relent de mon bref passage au poste de police ? Qui sait ? En fait, cette vieille femme a une place importante dans ma vie puisque c'est elle qui m'a fourni un abri, alors que j'avais été viré, comme un malpropre, du poste de police où je surveillais les enquêtes. Certes, je dormais beaucoup, dans les coins les plus improbables, mais de là à être mis dehors comme ça ! Eh bien ce jour-là, ma vie a basculé et j'ai connu la faim, l'absence de logis, le froid, l'inquiétude de celui qui est à la merci de n'importe quel barbare de notre société.

Quelques semaines avaient suffi pour tacher mon éternel costard noir ... quant à mon plastron d'un blanc immaculé, il était perdu, semblait-il. Je n'avais plus que la peau sur les os et je me traînais sur les quais du côté de l'île Saint Louis. Une nuit, vers minuit, un grincement singulier m'a fait dresser l'oreille. Qu'était-ce ? Sur le qui-vive, pourtant ce coin était très, très tranquille – c'est en connaissance de cause que je l'avais choisi, j'attends donc tapi, dans l'obscurité, près d'une pile du pont.

Une ombre gigantesque se dessine au-dessus de moi, une forme courbe et massive dont on ne distingue pas les contours ... et l'objet de ma frayeur traîne à apparaître, ce qui rend le moment encore plus flippant. Enfin, le lampadaire éclaire une bonne femme courbée comme rétrécie, qui tire un lourd fardeau. Je me dis encore une clocharde avec qui il va falloir partager. Mais non. Elle passe devant moi et m'ignore ... presque, elle me glisse en passant :

*« Salut toi. Qu'est-ce que tu fais là à c'te heure ? T'as pas de piaule ? Tu sembles en mauvais état. On voit presque à travers toi ! Allez, suis-moi, je peux peut-être te dépanner. »*

Mon premier mouvement a été de prendre mes jambes à mon cou, mais après quelques secondes, je me suis dit :

*« Qui sait ? Je vais peut-être pouvoir me reposer et manger à ma faim ».*

En plus, elle dégageait, elle ou son chariot, une odeur appétissante de porc rôti. Je ne cours pas après le porc mais

comme diraient les collègues : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*. Donc je lui emboîte le pas . . . à bonne distance tout de même. Il faut dire qu'on ne voyait pas grand-chose de la personne. Toute voûtée, enveloppée pire que dans une burqa. Seul le chariot avait un peu des couleurs, il me semble, rouge et blanc.

Je suis donc et c'est long, des kilomètres pour arriver enfin, dans un coin de Paris tout à fait inconnu. Imaginez, le Paris des années 50 : tout gris et délabré, malodorant mais avec ce je ne sais quoi qu'on traduit très bien dans les films noir et blanc : la nostalgie. La rue est traversée de ruelles coupe-gorge ou pas, et s'il y a des jardins, il faut passer les portes cochères ou léviter pour les voir. Elle se retourne, me fixe un long moment et me dit :

*« Je pense que tu as bien mérité un peu de repos et un coin où pieuter, je peux t'héberger un peu, mais je suis une solitaire. Il faudra que tu trouves vite un autre logis. Ici, dans cette maison, ce sera possible je pense. »*

Elle pousse alors une porte cochère vert bouteille et me laisse passer. C'est un mammoth, cet immeuble ! Construit en U autour d'une vaste cour, il est formé de trois bâtiments distincts : trois mondes un peu comme dans l'immeuble de Zola dans *« Pot Bouille »* (c'est que j'ai de la culture, moi), mais chez lui, c'était par étage. Je découvre à droite en entrant, le bâtiment des étrangers. Toujours étranges les étrangers, jamais en règle, pourtant gais et chantant souvent. Difficile de les reconnaître à part quelques familles, les autres sont des fuyards de passage. À peine présentés, ils doivent laisser la place et éviter les contrôles.

Au centre, la France, ce qui a été des familles de travailleurs assidus, avec des enfants qui jouaient au ballon dans la cour, qui criaient, s'interpellaient . . . Les enfants ont grandi. Certains ont réussi, ils ont quitté le nid définitivement ; d'autres ont moins bien réussi, ils ont quitté le nid et y reviennent parfois pour quémander de l'aide, mais de plus en plus rarement ; d'autres n'ont pas réussi et ont disparu de la vie de leur famille et de l'immeuble. Donc, désormais, beaucoup de retraités qui



vivotent, se tiennent chaud, et bricolent pour arrondir les fins de mois. Les logements vides sont rares. Le seul d'ailleurs est occupé par Marinette, une jeunette.

À gauche, en entrant, de jeunes loups qui veulent réhabiliter parce qu'ils ont acheté pas cher et visent la plus-value. Ceux-là ont cadenassé leur bâtiment et pas moyen d'y pénétrer sans les codes, la cape d'invisibilité ou un copinage intéressé. Bref un immeuble à l'image de notre pays ! J'exagère, il y a du bon ici.

Je reviens donc à mon premier soir. J'entre dans sa caverne parce que c'est un lieu qui, s'il a connu la lumière, l'a définitivement oubliée, comme les couleurs d'ailleurs. Elle enlève sa cape manteau, et se déplie. Et croyez-moi, c'est impressionnant. Oublié le mètre cinquante, elle fait bien un mètre quatre-vingt-dix... et musclée. C'est pas une frêle mémé ! Je ne connais pas son histoire, mais au vu du squelette elle a dû travailler dur. Son visage et ses mains traduisent bien son âge. Elle a la peau grise et ridée et ses cheveux sont tout blancs comme une lumière qui éclaire deux yeux d'un bleu de glacier islandais. Son expression n'est pas franchement joviale. On dirait que le temps l'a figée dans la révolte, l'indignation, la colère. Pourtant ce soir-là, elle m'ouvre une boîte de pâté et se réjouit de mon appétit. Elle affiche un sourire qui efface tout et lui rend, un bref instant, la gaîté, la beauté, l'insouciance de ses vingt ans.

Pendant que je mange, j'observe les lieux. Une pièce avec alcôve, un coin sanitaire : douche sur la baignoire, WC. Le centre du foyer, c'est la cuisine, salle à manger, salon. Tout est concentré. Il y a même la TV et cela me rassure. Ce qui prend le plus de place, c'est la cuisinière, la gigantesque table de cuisine et les accessoires : batteries de casseroles de toutes les tailles et matières, et couteaux de toutes les formes et extrêmement aiguisés. J'en déduis qu'elle aime faire la cuisine. D'ailleurs pendant que je dévore, elle vide son chariot et en sort des dizaines de boîtes en plastique hermétiques, vides, grasses. Elles ont toutes les formes, toutes les contenances. Mince ce caddie aurait pu transporter un bœuf ! Elle se met à laver tous

ces récipients, et puis elle les remplit de ce qui a mijoté dans cette immense casserole, presqu'un chaudron. Ça y est, me suis-je dit, une sorcière ! Devant mon expression horrifiée, elle m'a rassuré :

*« T'inquiète, c'est les restes des restos et des supérettes que je collecte et que je cuisine pour les pauvres, les clochards – et avec ce gouvernement et tous les licenciements, y'a du monde –, les chiens et les chats errants... Tu m'as rencontrée à la fin de ma tournée. Je fais ça tous les soirs, ça dépend de la générosité des restos et des magasins. Mais tu tombes de sommeil. Tu trouveras dans l'alcôve un vieux matelas. Installe-toi ! Et demain, tâche de nettoyer ton costard et ta chemise. Vous puez grave !*

L'alcôve n'est pas un nid douillet mais il y fait chaud, on y est en sécurité, du moins j'aime à le croire. À peine roulé en boule, j'ai sombré. Comme je me suis réveillé, j'en ai déduit que le lieu était sûr, et que j'avais fait le bon choix. J'ai ouvert les yeux mais le jour ne s'était pas levé. Toujours aussi noir dans cet antre. Elle ? Disparue. J'ai terminé ma terrine et j'ai commencé ma toilette : pas du luxe. Elle a fini par revenir vers midi, son chariot plein d'une montagne de victuailles.

*« Bien dormi, je sais même pas ton nom. ».*

Alors, je sors ma carte et la lui montre.

*« Ben dis donc, ta mère, elle s'est pas foulée pour le nom ! »*

En fait, c'est vrai. Ma mère ne m'a jamais vraiment aimé. Tout petit, j'étais un jouet. Comme elle avait cru que je serais une fille, elle avait opté pour le prénom, Cher, son actrice et chanteuse favorite. Ah, je l'ai entendu tout l'été 1965, son *I Got You Babe* et puis aussi tous les autres titres qui ont suivi. Comme elle était un peu simplette, elle l'écrivait Chère. Et comme je fus un garçon, ce fut Cher, ce qui rétablit l'équilibre orthographique. Malheureusement son nom de famille, qu'elle portait bien d'ailleurs, était Locq. Je vous passe les jeux de mots dont je fus la cible. Finalement tout le monde m'appelle Cherlocq, au motif que je fouine partout et que j'ai de ce grand détective, une curiosité insatiable, si je n'en ai pas le génie.